

Le cultivateur fera des économies s'il supprime des chevaux de luxe, une voiture inutile, une toilette trop recherchée pour ses fils, ses enfants, sa femme, qui l'empêchent de se procurer de la graine de trèfle, ainsi que toutes bonnes semences nécessaires, et qui paralysent tous ses travaux ; mais il ne fera pas d'économies et se ruinera s'il achète des mauvais chevaux, même au plus bas prix, s'il n'a que de mauvais instruments d'agriculture, s'il ne laboure que superficiellement sa terre, et ne lui donne pas assez de labours sans en faire les clotures, curer, ni nettoyer les fossés, sources des mauvaises herbes qui infectent les terres ; s'il ne donne pas les engrais convenables, laissant perdre ses fumiers, ou les étendant sur le sol en juin ou juillet, pour ne les enfouir qu'au mois d'octobre, lorsqu'ils seront sans force, et que la terre sera couverte de chardons et autres plantes nuisibles qui en auront absorbé tous les sucs, s'il n'a que des animaux chétifs et de mauvaise race, enfin s'il n'a pas le nombre d'hommes nécessaires.

Le cultivateur se ruine, parce que sa terre n'a pas produit tout ce qu'elle aurait dû produire, si elle eût été bien cultivée ; 2°. Parce que ses rosses et ses mauvais animaux auront tout mangé ses fourrages, sans faire d'ouvrages ou sans donner de profit, pas même de bon fumier ; 3°. Parce qu'à chaque instant il aura été chez l'ouvrier pour faire réparer une vieille charrue, ou autres instruments propres au feu etc ; 4°. Parce qu'avec cette mauvaise culture, sa terre se sera couverte de plantes nuisibles à toute récolte ; 5°. Parce que ses travaux n'auront pas été faits à temps faute de bras ; tous profits ayant été dépensés en toilette, ou pour nourrir pendant l'année, et à grands frais, le cheval du garçon qui est obligé de se montrer.—*Journal d'Agriculture.*

## ALLONS FAIRE FORTUNE A PARIS!

### CHAPITRE VII.

#### Chatiment.

(Suite.)

Il fallait prendre un parti cependant. Léon ne raisonnait plus ; il ne voulait pas travailler, il parlait de se laisser mourir de faim, il se livrait à toutes les divagations d'un esprit en désordre. Marie s'efforça de ranimer son énergie ; elle fit le compte de leurs ressources ; quelques écus restaient au fond du sac ; elle assura qu'elle était mieux portante, qu'elle était forte, que le travail achèverait de la guérir, qu'elle ferait du bien à Léon ; elle le pria de se mettre à la recherche d'occupations sédentaires, telles que des copies, et à force de supplications, de paroles chrétiennes, elle parvint à le fortifier un peu.

L'ouvrage que fournissait à Marie la couturière dont nous avons parlé plus haut, n'avait rien de régulier et ne suffisait pas à remplir les journées de celle-ci ; Marie résolut d'employer ses loisirs à confectionner de petits objets, tels que layettes, bonnets, etc., qu'elle irait vendre d'hôtels en hôtels. Elle espérait que la couturière l'adresserait à quelques-unes des dames qui se fournissaient chez elle, et, disait-elle, voilà une corde de plus à notre arc.

Léon courut partout, importuna chacun, évitant avec grand soin toutefois de s'adresser aux amis du docteur ou au docteur lui-même ; finalement il trouva un greffier qui, ayant un excédant d'affaires sur les bras, lui donna quelques rôles à copier à un sou la page. Mais ce greffier demeurait vers le Palais-de-Justice ; pour aller du Palais-de-Justice au boulevard Monceaux, le pauvre Léon, qui ne franchissait plus comme autrefois les distances, mettait à peu près deux heures ; il fallut déménager encore, quitter le soleil, le bon air, le gracieux chant des oiseaux, et s'établir dans une triste, sombre, sale maison située près du Palais, où

l'on prit une chambre plus triste, plus sombre, plus chétive que ne se l'était jusque-là représenté l'imagination de Marie.

Léon se désolait ; il n'allait pas encore jusqu'à maudire ses illusions, car, s'il n'y croyait plus, son orgueil lui en faisait respecter jusqu'aux derniers vestiges ; mais il déplorait la tendresse égoïste qui l'avait follement poussé à retenir Marie. Celle-ci le consolait de son mieux ; puis, avec cet art qu'ont les femmes bien élevées, elle parvenait à donner un air d'ordre, d'élégance, presque de gaieté, au sombre réduit qu'ils habitaient.

Le travail de Léon, celui de Marie, ne fournissaient pas à leur subsistance ; de nouveau le Mont-de-Piété avait vu revenir des draps, des vêtements, qui à d'autres époques y avaient séjourné déjà, mais qui cette fois n'en devaient plus sortir. On ne mangeait tout juste que ce qu'il fallait pour ne pas souffrir trop cruellement de la faim ; l'autonne s'avavançait, les premiers froids se faisaient sentir, et l'on se persuadait qu'il y avait encore assez de chaleur dans l'air, pour qu'il ne fût pas nécessaire d'allumer le poêle.

On nous accusera d'exagération peut-être ; pourtant si douloureuses, si extrêmes que nous les peignons, les souffrances du pauvre ménage resteront toujours au-dessous de la réalité, de la réalité telle que nous l'avons vue, et pour ainsi dire touchée de nos doigts.

Il y avait des jours où Léon attendait du matin au soir un peu de travail, où il ne pouvait obtenir des rôles à copier que pour deux, que pour trois sous. Il y avait des jours (et ceux-là étaient nombreux), où Marie, après avoir couru six heures, parfois sept heures, se présentait à la porte des hôtels pour vendre ses petits ouvrages, ici renvoyée à demain, là refusée, rentrait chez elle sans un centime. D'autres fois, lorsqu'elle rapportait à la couturière un travail terminé à grand-peine, il se trouvait que Madame était sortie sans donner l'ordre de payer Marie, et celle-ci, qui n'osait insister, revenait le cœur gros, les yeux gonflés de larmes, sans les vingt sous sur lesquels elle comptait pour acheter un peu de pain, des haricots ou des pommes de terre. Ces soirs-là, on ne mangeait pas. L'estomac épuisé par un jeûne de presque toute la journée, par des courses, par un travail forcé, on se couchait pour tromper la faim. Léon se frappait du poing dans le front ; Marie, avant de gagner son lit, allait chercher la Bible, lisait un chapitre, quelque'un de ces beaux Psaumes où le roi David raconte ses douleurs, où il exprime en même temps une inébranlable confiance en son rocher ; puis on s'endormait, et le lendemain on recommençait ; Léon, l'âme plus abattue, Marie le cœur fortifié par la bonne Parole du Seigneur ; tous deux affaiblis de corps et souffrants.

Le malheur de ces infortunés n'était pourtant pas à son comble. Bientôt le greffier, qui fournissait quelques copies à Léon, put suffire lui-même à sa besogne, et le lui annonça. Peu de temps après, la couturière congédia plusieurs de ses ouvrières faute d'ouvrage, mais conserva par pitié quelque travail à Marie, tout en lui disant que cela ne durerait pas. En effet, cela ne dura pas. Marie alors demanda de l'ouvrage dans plusieurs magasins. Partout même réponse : " Nous ne pouvons suffire aux prières qui nous sont adressées." Enfin un marchand lui proposa de coudre des gilets à 8 sous et des pantalons à 6.

—Un gilet, coudre un gilet pour 8 sous, un pantalon pour 6, s'écria Marie, mais c'est impossible !

—D'autres le feront, le feront en fournissant le fil, répondit le marchand.

Et frémissant à la pensée de voir cette dernière ressource lui échapper, Marie prit l'ouvrage aux conditions proposées. Il lui fallait un jour, un jour de quinze heures, pour confectionner deux gilets !

Léon, s'il avait perdu toute énergie morale, n'avait pas perdu toute tendresse, tout honneur : le Seigneur lui donnait de rudes, mais de salutaires leçons. Il ne put supporter de voir Marie se tuer pour le nourrir, lui qui restait oisif ; il étouffa l'amour-propre qui grondait au fond de son cœur, et, sans mot dire, enfonçant son chapeau sur ses yeux, il se dirigea vers les fortifications.